

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 46 (1908)
Heft: 6

Artikel: A la remorque : petite philosophie pratique
Autor: Champédry
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204822>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haassenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

A LA REMORQUE

Petite philosophie pratique.

Eh bien ! Eh bien ! mon amie ; je vous retrouve toujours romanesque ! Toujours aimante et voilée de mélancolie. Les déceptions de la vie n'ont pas éteint en vous ce beau feu d'amour dont votre cœur s'éclaire.

C'est bien, mon amie ; et vous avez raison d'être ainsi déraisonnable.

— Ah ! dites-vous, j'ai trop rêvé mon idéal ; je ne pourrai plus m'accoutumer à mettre de côté cette belle vision.

— Je vous entends de reste, mon amie, je vous entends. Mais, pourquoi diable ! vous reprochez-vous de lancer votre cœur à qui veut l'attraper ? Si vous ne pouvez pas atteindre dans son ensemble votre idéal très haut placé, devez-vous pour cela vous en refuser les quelques bribes qui sont à votre portée ?

Ah ! mon amie, prenez garde d'être trop exigeante et dédaigneuse, et de tout perdre, faute d'avoir saisi ce qui s'offrait à vous.

Laissez-moi vous présenter en modèle la philosophie de certains paysans du Valais. Mais, pour ne pas vous dire la chose trop sèchement, souffrez que je vous fasse une petite narration.

Il m'est arrivé de parcourir dans toute sa longueur le val d'Hérens. Vous le savez, c'est cette large vallée qui part de Sion et aboutit aux villages d'Evolène, des Haudères, plus haut encore. Vous feriez facilement cette course, vous, chevette vagabonde ; mais vos amies aux petites bottines n'arriveraient pas à mi-chemin.

On attaque la montagne à quelques minutes de Sion, et il y a là, je vous l'assure, une forte grimpe, par le sentier des mulets, pour atteindre Vex, qui domine la plaine du Rhône et les vieilles tours de Sion. A Vex, on trouve une église et une pinte.

— N'oubliez pas la pinte, chère amie : quoi que ne m'y sois jamais arrêté, j'en aurai besoin dans mon histoire.

De là, on commence à distinguer quelques-unes de ces cruelles Dents qui garnissent la gueule du Valais : Dent-Blanche, Dent d'Hérens... que sais-je encore ? Et les vastes glaciers, l'erpèce, Miné et autres, mettent leur couche d'émail sur ces canines tranchantes. Nous en sommes bien éloignés encore, et pourtant il faut leur savoir gré de se montrer ainsi à distance : leur seul aspect nous remet de l'espérance au cœur et du cœur au ventre ; on chemine, plus allègre, sur la route interminable et poussiéreuse. D'ailleurs, les distractions ne manquent pas, il suffit d'ouvrir l'œil au bon endroit. Que vous disais-je ? A la première bifurcation, vous découvrez un gros village perché sur la hauteur, et qui s'agrippe, Dieu sait comment ! au flanc des monts : c'est Hérémence la Noire, qui monte la garde à l'entrée de son valon. Plus loin, ce sont les pyramides d'Euseigne avec leurs plateaux de pierre posés en équilibre sur des arêtes aiguës. On passe par là en

tunnel, et l'on est heureux de profiter un instant de ce rayon d'ombre...

— Ne vous attachez pas aux termes, ma bonne ; j'ai dit : un rayon d'ombre.

Bref ! je ne détaille plus rien : il est encore mainte autre curiosité naturelle, mais aujourd'hui j'en veux aux gens et non point aux lieux.

En été, la route est très animée : à pied, en voiture, à mulet, les étrangers montent à Evolène, le séjour à la mode. On ne se figure pas le mal que ces étrangers ont déjà pu causer à notre pays : c'est pour eux que nos hôteliers ont profané nos sites les plus sacrés, par eux que nous renonçons à nos vieilles traditions et que nous perdons, avec nos mœurs antiques, notre simplicité d'autan. Mais voilà : ils nous apportent quelque chose en échange, et spécialement de l'argent. C'est un grand mérite aux yeux des Suisses. Ce n'est pas au peuple que je le reproche, mon amie, c'est aux magistrats qui ne savent pas éviter à leurs électeurs des tentations où la vénalité les fait trop souvent tomber. Allons, magistrats aveugles : demandez à ces gens-là de donner un peu plus d'argent à l'Etat et beaucoup moins aux particuliers. Nous n'en vaudrions tous que mieux.

Sur la route d'Evolène, on voit donc des étrangers. Et l'on y voit aussi des indigènes : c'est à ceux-là que je prêterai mon attention. Car je les aime.

Ils descendent, mon amie, ils descendent des hauts villages, avec leurs mulets chargés de paniers remplis des denrées qui s'écouleront au marché de Sion.

Pauvres diables ! la route est longue, il faut partir le soir, à onze heures, parfois, déjeuner à la hâte, dîner sur le pouce, payer le picotin du mulet, remonter par la grosse chaleur et gagner peut-être un écu ! Ah ! ce n'est pas voler ! ça ! qu'en pensez-vous ?

Au retour, ces petites caravanes offrent un charmant coup d'œil : les jeunes Valaisannes sont gracieusement campées sur les mulets, entre les paniers vides. Qu'elles sont braves ! nos Valaisannes, avec leurs souliers plats, leurs bas blancs, leurs coiffes rouges encadrant un visage souriant. Qu'elles sont simplettes ! et combien leur « bonjour » est aimable.

Ce canton a conservé son cachet d'autrefois et sa poésie.

Tenez, moi qui vous parle, j'ai vu de mes yeux la personnification même de cette poésie mystique, faite un peu des vieilles superstitions. C'était un soir, à la brume, aux Haudères. Assis sur un bord de fontaine, je fumais ma pipe en savourant la paix de la soirée, quand j'eus soudain la plus troublante apparition qu'on puisse imaginer. Une femme, vieille déjà, mais gigantesque et sèche, passa sans bruit devant moi. Vêtue de blanc, chaussée du soulier bas, elle semblait glisser comme une ombre. Elle ne détourna même pas la tête. A travers le léger brouillard qui l'estompait, je remarquai que ses traits étaient altérés, et je devinaï que ses yeux fixes ne remuaient pas dans leurs orbites.

Le fantôme inoffensif, à la fois doux et tragique, se perdit parmi les chalets délabrés.

Cette grande femme sépulcrale me troubla : c'était toute l'âme des légendes valaisannes qui venait glisser sur terre à la nuit tombante.

Mais, revenons à nos caravanes sur la route... je vous avais promis une leçon de philosophie, et je tombe dans la légende !

Je me suis donc extasié sur la grâce de nos Valaisannes... Les mulets, eux, les trouvent pesantes. Quand il a sur son dos sa maîtresse et les paniers alourdis par quelques emplettes faites en ville, le mulet estime avoir une charge suffisante pour la « remontée ». Aussi les hommes vont à pied.

Pauvres hommes ! C'est bien la peine de posséder un mulet qui vous force à trotter derrière lui !... Et ces diables de mulets vont d'un train !

Voyons, mon amie, mettez-vous un peu dans la situation de ces malheureux montagnards : en courant dans la poussière, ils ont constamment leur mulet devant eux, et ils brûlent du désir de l'enfourcher. Mais ils savent bien que cela est impossible, et que la bête refuserait d'avancer si la charge augmentait. Toutefois, comme ils ne veulent pas laisser le mulet courir en avant, ils se cramponnent d'une main à la queue et... hue ! dia !

J'en ai rencontré un grand nombre voyageant de la sorte... et même des vieillards.

Ils vont ainsi, chère amie ; ils vont à la remorque de leur bonheur.

Il leur reste la satisfaction de songer que, cas échéant, ils pourront réaliser leur espérance ; et, en se saisissant de la queue du mulet, ils ne perdent pas de vue leur... leur idéal ! allais-je dire. Voilà pourquoi les hommes ne restent pas en arrière quand ils remontent de Sion.

Eh ! quoi ? vous riez ! vous trouvez que la queue d'un mulet est un appui bien chimérique ?

Grave erreur : mes paysans n'ont guère, j'en conviens, que l'illusion d'un appui... mais cette illusion les fait aller de l'avant ! Que leur faut-il de plus ?

Et si par malheur quelque vieux lâche prise, si son mulet prend les devants en grimpant la pente de Sion à Vex... oh ! mon amie, soyez sûre que le vieillard ira se consoler à la pinte, qu'il s'y attardera, et que, le soir, en continuant sa route, il roulera dans un ravin !...

Que voulez-vous ? rien ne le soutient plus : il a lâché sa queue de mulet.

Croyez-moi, ma chère : si l'on ne peut pas avoir le dos de son mulet, il faut se contenter de la queue, et je vous dis qu'il la faut bien tenir. C'est là ce que m'a enseigné la sagesse du Valaisan.

C'est une philosophie de résignation, déjà bien triste en vérité, mais qu'éclaire encore une vague lueur d'espérance.

Oh ! chère amie, croyez-en ma petite expérience : crampez-vous à la queue de votre mulet. Cela vaut mieux encore que de s'asseoir à la pinte du désespoir.

Si vous saviez comme il y fait sombre !...

*

Pourquoi je vous ai conté ces choses?... Qu'en sais-je, moi ? Peut-être pour vous dépeindre un peu la vie valaisanne !

Peut-être aussi pour vous prouver qu'il vaut mieux aller à la remorque de son idéal que de n'en point avoir du tout. CHAMPÉDRY.

Les papas soigneux.

Trois mignons chérubins échangent leurs impressions de Nouvel-An.

Petit K. — Moi, j'ai reçu un bel oreiller sur lequel on a brodé P. L. M.

Tous. — ...?

Petit K. — Ça veut dire : pour les mioches !

Jeune C. — Moi, c'est plus chic ; j'ai reçu un livre relié sur lequel il y a écrit : « Cercle de Beau-Séjour ».

Toto-L. — C'est rien, tout ça ! J'ai trouvé dans mon petit sabot six cuillers sur lesquelles il y a gravé « Buffet de la gare de Lausanne ».

MIRACLES MODERNES

A notre époque de grands progrès scientifiques, il est toujours piquant de relire les réflexions que les premières applications de l'électricité ont inspirées à nos devanciers. A ce titre, il me paraît intéressant de reproduire le petit article que voici, inspiré à son auteur par la première nouvelle de la découverte du téléphone.

*

DANS un journal, dont le directeur doit être chauve, car il est très sérieux, pas le directeur, le journal — le directeur aussi peut-être, après tout, je n'en sais rien, — je lis la nouvelle suivante :

« Sir William Thompson a annoncé, à la dernière réunion de l'association des sciences de Glasgow, qu'à l'exposition de Philadelphie, placé à l'extrémité d'un fil télégraphique, il avait clairement entendu répéter, par un petit disque circulaire, les paroles prononcées à l'autre extrémité du fil par un de ses collègues. »

Je suis d'une nature douce et candide, je crois tout ce qu'on me dit.

Doué de cette aimable nature, je n'ai donc émis aucun doute concernant le fait ci-dessus mentionné ; au contraire, j'ai tellement avalé la découverte que je me suis dit : mon ami, j'aime assez à m'appeler mon ami, c'est même une passion chez moi. — Mon ami, tout n'est pas fini dans ce bas-monde et les beaux yeux vont assister à une révolution complète dans les habitudes de tes concitoyens.

En effet. Le télégraphe écrivait, aujourd'hui,

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

(Reproduction interdite aux journaux qui n'ont pas traité directement avec MM. Payot et Cie, éditeurs, à Lausanne.)

3

La dernière leçon du professeur Clasius.

NOUVELLE PAR AUG. BLONDEL

II

On comprend quel émoi cette lettre jeta dans la petite cervelle : un bal, cela doit être si beau, si amusant ! Un mot de sa mère arrêta cet élan de joie : « Tu ne peux accepter, tu ne sais pas danser... et je trouve tout à fait inutile de te faire donner des leçons pour le moment. Dans quelques années, nous verrons ».

Nini compta sa déception à son oncle, et celui-ci : « Il faut apprendre à danser, fillette, dit-il, et tu feras cette surprise à ta mère... mais... » et le professeur se grattait furieusement la tête... « enfin, j'y réfléchirai ».

Pendant quelques jours M. Clasius sembla fort occupé, et il ne sortit guère de chez lui ; deux fois Anselme son domestique le surprit montant dans son grenier, et en redescendant couvert de pous-

voilà qu'il parle ; demain, pourquoi ne chanterait-il pas ?

On adaptait un fil à une mécanique quelconque, et, pour une somme dérisoire, on entendait chanter, au moment des huîtres : *Anges purs, anges radieux* ; au rôti, en découpant le canard : *Vous qui faites l'endormie* ; au fromage : *O fleurs qui parfumez la plaine* ; en se couchant, le mari et la femme, débarrassés de leurs invités, entendraient une voix douce dans l'alcôve qui leur chantera — télégraphiquement : — *Cours, mon aiguille*.

Ce sera charmant.

LETTRES INÉDITES SUR

LA GUERRE DU SONDERBUND

(FIN)

Chessel, le 28 novembre 1847.

Ma chère mère,

Hier matin, on a disloqué la compagnie à Aigle ; elle a été divisée en trois détachements : le 1^{er}, composé de la moitié de la compagnie, sous les ordres du capitaine, a été dirigé du côté de St-Maurice ; le 2^{me}, sous les ordres de M. Rochat, a été dirigé sur le pont de Collombey ; enfin le 3^{me} m'a été confié, et je suis maintenant à Chessel, général en chef d'une armée de 23 hommes, y compris les sous-officiers.

Ma mission est de construire des ouvrages assez considérables pour battre le pont. J'ai déjà beaucoup avancé ; je m'en tire bien ; il ne me manque que du temps ou des bras. Je suis obligé de pourvoir au logement, à l'éclairage, au chauffage, à la nourriture de ma troupe. Cela me donne beaucoup d'embarras. Ce matin, les fournisseurs ont refusé mes bons faits sur papier libre ; le commissaire des guerres leur a ordonné de livrer à mon caporal-fourrier le pain et la viande et m'a envoyé des formules de bons que j'ai remplis et qui seront acquittés.

Nous sommes à portée de la voix des postes valaisans. On les entend rire et causer. Ils désertent en masse. A l'heure qu'il est, il vient d'en passer une compagnie entière avec armes et bagages ; ils ont passé sous mes fenêtres en poussant des cris de joie. J'ai toujours grandement idée que le Valais se rendra comme Fribourg, après une escarmouche, peut-être, ou sans escarmouche.

Je suis bien logé pour l'endroit, mais nourri à mes frais. Ma solde y passera sans doute tout entière ; mais bref ; les soldats sont réunis dans

sière, les mains vides ; à un troisième voyage il revint cachant un objet étrange derrière son dos. Puis il redoubla de sévérité et défendit absolument sa porte.

Une semaine entière s'écoula sans que Nini vînt prendre ses leçons, et l'on put croire que le professeur s'était remis à composer son livre de droit romain. Cependant les manuscrits étaient fermés, et les in-folio dormaient paisiblement sur les rayons de la bibliothèque.

Anselme ne put contenir plus longtemps sa curiosité. Il s'achemina à petits pas vers la chambre de son maître, mais un bruit inusité vint frapper son oreille et le cloua au sol : quelqu'un s'essayait à jouer du violon dans le cabinet de travail de M. Clasius. L'idée que le grave et compassé professeur se livrait à la musique lui sembla si comique qu'il ne put s'empêcher d'éclater de rire... La porte s'ouvrit et Anselme n'eut que le temps de s'enfuir à toutes jambes...

Deux jours après Nini fit de nouveau son entrée dans la bibliothèque pour reprendre sa leçon... Elle trouva que son cher oncle avait une figure singulière, qui trahissait le plus sérieux embarras. On ne sait quelle question elle lui adressa à ce sujet, mais la réponse fut si fort du goût de la fillette qu'elle poussa un cri de joie. Cet indiscret d'Anselme se crut autorisé à mettre son œil au trou de la serrure pour apprendre ce qui motivait un tel accès de gaieté.

une seule chambre où il y a de la paille, et ils s'estiment heureux de n'avoir pas été comme tant d'autres dans des granges, des boîtes ou autres lieux semblables.

Adieu, porte-toi bien.

Ton fils,
G. WILLER.

P.-S. — Tu sauras que j'ai toujours bien mal au pied, que je boîte tout bas et que je désirerais beaucoup avoir des souliers ou des bottines.

Lausanne, 28 novembre 1847.

Mon fils,

Je viens de recevoir tes souliers et je m'empresse de t'envoyer ceux que j'ai à la maison. Je pense que les gros te seront utiles pour tes pieds malades. Demande quelque chose au médecin pour te les froter. Pourquoi es-tu si mal nourri et logé ? Ceux qui sont revenus de ces côtés se louent tous des habitants. Ne te laisse pas avoir faim ; surtout mange de la soupe chaude.

Tu as sans doute reçu ma lettre, que j'ai mise moi-même à la poste vendredi ; ainsi je n'ai rien de nouveau à te dire. Il paraît qu'il faut deux jours pour recevoir les paquets et les lettres ; il manque du monde à la poste.

Adieu, mon fils ; si tu as besoin de quelque chose, écris à ta mère en toute confiance.

Mes amitiés à M. Rochat.

Ta mère.

P.-S. — Tout le monde de chez M. B. te fait mille amitiés.

Prête à cacheter le paquet, j'ai pensé de t'envoyer les derniers *Nowelliste*.

Sion, le 2 décembre 1847.

Ma chère mère,

Je suis arrivé à Sion hier, l'après-midi. Tu vois bien que j'ai fait du chemin. Je suis parti subitement de Chessel mardi, l'après-midi à 3 heures. J'ai rejoint M. Rochat au bivouac de Collombey, et le capitaine le lendemain aux bains de Lavey ; nous avons couché à Martigny, puis enfin ici. Mon départ de Chessel est arrivé d'une manière singulière et qui a failli me mettre dans un effroyable pétrin. Heureusement je m'en suis tiré et n'en ai soufflé mot à personne. Voici ce que c'était :

Je t'ai dit que, arrivé à Chessel, le samedi après-midi, après avoir reçu les ordres du major Borel, je me suis mis à l'ouvrage et que j'ai travaillé dimanche toute la journée. Je n'avais pas fait la moitié de ce que je devais faire et je voulais recommencer le lendemain avant le

Alors il vit un tableau unique et invraisemblable, tellement invraisemblable qu'il se pinça pour se bien convaincre qu'il ne rêvait pas.

Le savant professeur Clasius, qui avait pendant trente ans occupé une chaire de droit à l'université, le membre d'on ne sait combien de sociétés savantes, l'homme le plus correct, le plus gourmé, le plus académique de la ville, tenait un violon sous son bras, et donnait une leçon de danse à Mlle Nini !

Il avait songé soudain à ce violon, compagnon de sa jeunesse, caché comme elle sous une épaisse poussière ; il l'avait retrouvé au grenier et il en jouait vraiment le mieux du monde. Et c'était merveille d'entendre les vieux airs de menuet, merveille de voir ces pointes, ces saluts, ces pirouettes et ces pas de zéphyr, et ces jetés et ces battus...

L'élève fut digne du maître et Mlle de Berghes dansa à son premier bal avec une grâce et une gentillesse, une perfection et une distinction qu'on ne connaît plus maintenant.

Telle fut la dernière leçon du professeur Clasius. S'il fût resté juriste tout simplement, peut-être que son nom ne nous serait jamais parvenu.

FIN